Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

31-32 | Avril 2002

L'Encyclopédie en ses nouveaux atours électroniques:
vices et vertus du virtuel

Numérisations et exactitude du texte encyclopédique : quelques propositions pour l'avenir.

Marie Leca-Tsiomis

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/3293>

DOI : 10.4000/rde.3293

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2002

Pagination : 293-302

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Marie Leca-Tsiomis, « Numérisations et exactitude du texte encyclopédique : quelques propositions pour l'avenir. », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 31-32 | Avril 2002, mis en ligne le 16 mars 2008, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/3293> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.3293>

Propriété intellectuelle

Marie LECA-TSIOMIS

Numérisations et exactitude du texte encyclopédique : quelques propositions pour l'avenir

Mon intervention portant uniquement sur le texte de l'*Encyclopédie*, je commencerai par situer le propos qui est le mien. Si on cherche aujourd'hui à consulter un dictionnaire ancien en bibliothèque, on court le risque de s'entendre répondre qu'il en existe un CD-Rom et d'y être renvoyé : il faut souvent, désormais, faire état de très bonnes raisons pour avoir accès à l'ouvrage lui-même. Ce qui se produit pour le Richelet, ou le *Dictionnaire de l'Académie*, se produira inévitablement demain pour la consultation de l'*Encyclopédie*. L'ouvrage est déjà difficile à consulter aujourd'hui dans son édition originale. Les bibliothèques proposent volontiers les volumes de l'édition Frommann, en format réduit ; mais cette édition Frommann est un artefact, tout comme, d'ailleurs, l'autre « reprint », dit Pergamon, que l'on trouve également dans certaines bibliothèques : ni l'une ni l'autre ne sont des reproductions de l'édition originale de Paris. Sous peu, les bibliothécaires adresseront aux versions électroniques de l'*Encyclopédie*, qu'elles soient en ligne ou sur CD-Rom¹. Il est donc évident que ces canaux sont appelés à remplacer la consultation de l'ouvrage original déjà si difficile d'accès. Il est donc urgent, selon moi, que ces versions électroniques offrent un texte fiable : il y va, en effet, de la transmission même de l'*Encyclopédie*, sinon à « nos arrières neveux », tout au moins à la génération qui aborde aujourd'hui la recherche dans ce domaine.

Il n'y a rien de minutieux dans l'exécution d'un grand ouvrage : la négligence la plus légère a des suites importantes : le manuscrit m'en fournit un exemple : rempli de noms personnels, de termes d'arts, de caractères, de chiffres, de lettres, de citations, de renvois, etc. l'édition fourmillera de fautes, s'il n'est pas de la dernière exactitude²,

écrit Diderot dans l'article ENCYCLOPÉDIE.

1. A l'automne 2001, c'est chose faite, qu'il s'agisse de bibliothèques universitaires ou de la bibliothèque nationale.

2. Article ENCYCLOPÉDIE, 644a.

A l'heure des premières tentatives de numérisation de l'ouvrage, remplaçons donc « manuscrit » par « saisie » et nous voici au cœur du sujet. Les versions électroniques actuelles sont sur le plan du texte fautives. Comment parvenir à l'exactitude, par quels moyens appliquer les recommandations de l'éditeur Diderot ? J'exposerai ici quelques-unes des observations que j'ai pu faire, observations très limitées bien sûr, que j'ai déjà, pour bonne part, communiquées aux responsables des versions actuelles.

Outre la question fondamentale du choix de l'édition qui doit être, bien évidemment, l'originale de Paris et aucune autre², il y a, dans ces versions, ce qui tient de la lacune d'abord, ensuite ce qui tient de l'erreur. Commençons par les plus visibles des *lacunes* :

— Ni le grec ni l'hébreu ni aucune des langues à alphabets non latins ne sont procurés, pas plus que le langage mathématique exact.

— Le « système figuré des connaissances humaines », c'est-à-dire l'arbre encyclopédique, la structuration même du savoir dans l'*Encyclopédie*, est absent.

— Les tables, tableaux ou tablatures à l'intérieur des articles sont parfois fournis : mais mal reproduits en mode texte, ils sont assez largement inutilisables ; le plus souvent ils ont été omis ; je pense par exemple au grand tableau de la concordance des mesures itinéraires qui occupe dans l'*Encyclopédie* un hors texte (VIII, 935) etc. Il y a là sans doute des questions de logiciels, et d'adaptation de logiciels, mais ce sont des omissions qu'il s'impose de réparer si on entend vraiment rendre compte de l'*Encyclopédie*, c'est-à-dire du « Dictionnaire universel de la connaissance humaine ».

Pour ce qui concerne les *erreurs textuelles*, j'ai tenté d'en dresser une esquisse de typologie pour essayer de comprendre d'où elles proviennent et surtout, c'est l'essentiel, d'envisager les moyens de les éviter dans le futur. Il existe, me semble-t-il, deux grands types d'erreurs de texte :

a) celles qui sont dues à la qualité de la saisie et qui sont particulièrement nombreuses dans la base ARTFL : coquilles, lettres non reconnues, prises pour d'autres (u pour n, s pour f), omissions ou transformations de mots, césures indues, etc. Le problème a fort bien été évoqué hier³, je n'y reviens donc pas.

2. ARTFL s'en sert (microfiches dites de Leyde) pour les pages en mode texte, mais fait appel au reprint dit Pergamon, édition récusée par R. N. Schwab, pour les pages photographiées. Le Cd-Rom Redon, qui n'a pas de pages photographiées, propose non pas l'édition originale, contrairement à ce qui est annoncé, mais une édition postérieure et remaniée.

3. Voir la communication de P. Lafon, *supra*.

b) celles qui sont dues à une insuffisante prise en compte — « traduction » conviendrait sans doute mieux — de la signalétique typographique propre à l'*Encyclopédie*. Ce sont des erreurs de ce type dont je m'occuperai ici.

Premier grand type d'erreurs : les problèmes liés à la petite capitale

La petite capitale est un attribut de caractère particulièrement important dans l'*Encyclopédie* car il signale des situations textuelles très différentes ; on peut dire cependant que les petites capitales marquent en général :

— les entrées ou sous-adresses (articles seconds par rapport à un article premier dont la vedette est, elle, en grandes capitales).

— les renvois

— certaines des signatures d'articles

— certains des noms propres cités à l'intérieur d'un article.

Cet usage polysémique de la petite capitale a entraîné bon nombre d'erreurs :

a) *Les faux renvois ou les noms d'auteurs identifiés comme renvois :*

Dans la base ARTFL, à l'article ÉCONOMIE, signé Rousseau, le nom « Rousseau » a été traité comme un renvoi, il apparaît en hypertexte : « Rousseau » et si on clique sur ce mot, on est renvoyé à Trousseau et à Brousseau...

Dans le Cd-rom Redon, à VINGTIÈME, le nom de Boulanger, signataire de l'article, est donné en gras. Si on clique sur ce patronyme, on est renvoyé à l'article BOULANGER, ouvrier de la boulange, article des *Tables* du pasteur Mouchon.

Dans ARTFL, la même situation échoit à M. de Ratte, signataire de GRÊLE : et « Ratte » renvoie à un « article not found » ; il en va de même pour « Jaucourt » à la fin des articles COMPARAISON, ou ÉCRITURE CHINOISE. Ce type d'erreur a des conséquences sur le listage même des attributions. Ainsi le nom de Romilly, dans TOLÉRANCE, a été pris pour un renvoi et apparaît lui aussi comme lien hypertexte : du coup, l'article est donné comme anonyme et ne figure pas, bien sûr sur la liste des articles fournis par Romilly.

Dans ARTFL, toujours, il en va de même pour Tronchin, auteur d'un fameux INOCULATION. L'article, bien que dûment signé, apparaît comme anonyme ; de même l'article HARAS, où le nom de Genson apparaît en lien hypertexte, est donné comme anonyme sur la liste.

b) *La citation du nom d'un auteur ou d'une source prise pour une signature*

Dans ARTFL, le « Discours préliminaire des éditeurs » apparaît comme signé d'une foule de gens : Dumarsais, Mallet, de La Chapelle, etc.

Ce sont là des auteurs cités dans le Discours, qui ont été pris pour auteurs du Discours lui-même. Le même cas se produit pour l'Avertissement du tome III, cet Avertissement dont D'Alembert était si fier : le voilà attribué par ARTFL à Jaucourt et à de Villiers, probablement encore parce que ces noms y sont cités. Un cas différent dans la mesure où il ne paraît pas découler des usages de la petite capitale apparaît dans le CD-rom Redon : Chambers, si souvent cité en fin d'article comme source, y figure sur la liste des auteurs de l'*Encyclopédie* : il était, rappelons-le, mort depuis 1740. Je ne sais si c'est erreur ou choix délibéré, dans ce cas encore plus regrettable : on ne saurait, en effet, confondre le statut des sources de l'ouvrage avec celui de ses collaborateurs (à ce compte l'abbé Girard ou J. Brucker devraient aussi figurer sur cette liste). Certes, il serait passionnant pour la recherche que les versions électroniques nous proposent un jour une catégorie de recherche « Indications des sources » ; mais ce relevé des sources devra être soigneusement différencié de celui des auteurs.

Le trait commun, en tout cas, à ces erreurs est une confusion entre auteurs d'articles et auteurs, ou sources, cités.

Deuxième grand type d'erreurs : la rigidité des procédures

a) La non-reconnaissance des notes

Les deux versions numérisées attribuent faussement à Diderot une série d'articles comme LANGUE, MINIATURE, PRYTANE, TRANSFUGE, VÉNERIE, etc. C'est, en fait, que l'on a confondu les deux fonctions de l'astérisque dans l'*Encyclopédie* et qu'on a pris des astérisques signalant de simples appels de notes pour des marques de signature de Diderot. Les articles en question comportant tous des notes appelées par des astérisques ont donc été imputés à Diderot. Je n'insisterai pas sur l'extrême gravité des erreurs entraînées, tant elle est évidente pour tout le monde.

En outre, le traitement des notes lui-même est souvent fantaisiste. Il n'est pas rare de les voir apparaître jusque dans le texte, ce qui produit des phrases dénuées de sens. On lit, p. e., dans ARTFL, sur l'écran qui correspond la page xxxjv du « Discours préliminaire » :

« Après les réflexions et vues générales que nous avons cru devoir placer en tête *M. Rousseau de Genève [sic] » : la note concernant Rousseau est insérée en milieu de phrase. La même situation, aboutissant à un non-sens, se produit dans GÉNÉRIQUE auquel on a intégré les notes de l'article précédent, GÉNÉREUX.

b) La non-reconnaissance des adresses multiples

Il s'agit des articles dont la vedette est composée de plusieurs mots, notamment des articles, très nombreux, consacrés à des synonymes. Dans l'*Encyclopédie*, la typographie est ici fluctuante : il arrive que tous les mots

de l'adresse soient donnés en grandes capitales. Par exemple : BÊTE, ANIMAL, BRUTE. Mais il arrive aussi que seul le premier mot soit donné en grandes capitales, les autres mots de l'adresse étant en italique, par exemple : AUDACE, *hardiesse*, *effronterie*. Or, dans les deux versions numérisées, quand on consulte les listes d'articles, seuls apparaissent ceux dont toute l'adresse est en grandes capitales. En revanche, l'article AUDACE, *hardiesse*, *effronterie* n'apparaît que comme l'article AUDACE ; de même BASSESSE, *abjection* n'apparaît qu'à BASSESSE, etc. Ce qui signifie que le repérage fait à partir du seul critère des grandes capitales est trop grossier pour rendre compte ici des fluctuations de la signalétique encyclopédique. Pourtant, les recherches liées à la nature et à la fréquence des articles de synonymes, élément important de la grammaire encyclopédique, devraient pouvoir justement escompter un recours utile d'une base informatisée.

En fait, tout fonctionne bien tant que les procédures d'encodage automatique correspondent à des normes repérées et fixes de la typographie encyclopédique. Mais celle-ci est à la fois polysémique et fluctuante. Et si elle peut se permettre d'être fluctuante, c'est qu'elle n'existe pas de façon indépendante, qu'elle suppose le lecteur et qu'elle requiert cette compétence particulière, somme des savoirs, des habitudes, des adaptations que nous mettons en jeu chaque fois que nous lisons. L'encodage automatique, lui, ignore la lecture, c'est-à-dire la prise de sens.

Ainsi, il suffit que le nom de l'auteur d'un article ne soit pas à la place où l'on a décidé — à partir d'un relevé statistique — qu'elle devait être pour que ce nom soit perdu. L'abbé de Prades, dont la collaboration à l'*Encyclopédie*, pensons à l'article CERTITUDE, fut à l'origine du scandale et de la première interdiction de l'ouvrage, l'abbé de Prades ne figure pas sur la liste d'auteurs de l'*Encyclopédie*, dans les deux versions. Et Montesquieu, qui laissa l'important fragment qui constitue sa contribution à l'article GOÛT, Montesquieu est lui aussi absent de la liste des auteurs. Et Voltaire, qui contribua au même article, n'est pas, lui non plus, reconnu comme un de ses auteurs ! Pensons, pourtant, que c'est à ce même article GOÛT que Diderot adjoignit ces mots empreints d'une si légitime fierté : « et l'on dira dans les siècles à venir : Voltaire et Montesquieu eurent part aussi à l'*Encyclopédie* ». Que s'est-il donc passé ? Les noms de Prades, puis ceux de Voltaire et de Montesquieu apparaissent au cœur même des articles, et non à l'endroit où les « numérisateurs » s'attendaient uniquement à les rencontrer, c'est-à-dire en fin d'article. Du coup, ils ont disparu.

La non-reconnaissance de la signature d'un article ne tient pas qu'à l'emplacement : on s'est également fié pour détecter automatiquement les signatures à des énoncés comme, par exemple, « article de » ou « Cet article est de ». Mais Bordeu, auteur de l'article CRISE, est présenté en fin d'article par la formule « Cet article a été fourni par M. de Bordeu ». La

procédure fixée n'a pas permis de reconnaître cette formule ; et il s'ensuit que Bordeu n'apparaît pas sur les écrans de recherche par auteur, dans l'une et l'autre versions. Quant aux signatures par minuscule ou majuscule entre parenthèses, elles aussi ont difficilement été interprétées ; un seul exemple : la version Redon ignore sur sa liste d'auteurs Vandenesse (N) ou Daubenton le jeune (c). Il est vrai que d'autres signatures, bien qu'en toutes lettres, n'ont pas non plus été répertoriées : Véron de Forbonnais, p. e., n'apparaît pas sur la liste des auteurs d'articles.

Quant à l'invention pure et simple d'articles, elle laisse rêveur ; les deux versions nous proposent en effet, avec un bel ensemble, un article intitulé « Il y a peu d'arts » où l'on peut reconnaître, à condition d'être physionomiste, un morceau de l'article... CHYMIE. Qu'en conclure ? Que les procédures de balisage et d'encodage automatiques sont trop rigides : si elles parviennent à rendre compte d'une bonne part du texte, une bonne part aussi leur échappe. D'où une question essentielle : jusqu'où, pour parvenir à une saisie correcte du texte, peut-on se dispenser de la prise de sens, de la lecture ?

Et mon dernier point concernera plus largement la lecture, je veux parler de celle des grands travaux sur l'*Encyclopédie*. Je pense bien sûr aux études de Jacques Proust, de Richard N. Schwab, de F. A. Kafker et de John Lough, à la mémoire duquel je tiens à rendre hommage ici. C'est à ces hommes de science que nous devons ce que nous savons sur l'*Encyclopédie*, et en ce sens, d'ailleurs, que nous devons d'être ici aujourd'hui. Comment s'engager dans l'*Encyclopédie*, vouloir en rendre compte par voie numérique, sans recourir d'abord à ces travaux⁴ à la fois pionniers, magistraux et inégalés ? Ils fournissent, en effet, non seulement l'identification des éditions originales, l'inventaire et l'examen analytique de la totalité des articles, le listage des collaborateurs, mais aussi l'identification d'auteurs d'articles anonymes. En fait, mis à part les coquilles et les lacunes de saisie, tous les problèmes que je viens d'évoquer auraient trouvé une solution impeccable dans la lecture et la prise en compte de ce que ces recherches ont produit en matière de savoir sur l'*Encyclopédie*. En effet,

4. R.N. Schwab with the collaboration of W. Rex : *Inventory of Diderot's Encyclopédie*, Oxford, The Voltaire Foundation, SVEC 80, 83, 85, 91-93, 223, 1971-1984. Jacques Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, 1962, 3^e éd., Paris, 1995. John Lough, *Essays on the 'Encyclopédie' of Diderot and D'Alembert*, London, New York, Toronto, Oxford, 1968 ; *The 'Encyclopédie'*, London, 1971, rééd. Genève, 1989. Pour la contribution de Diderot, la liste de référence est fournie par J. Proust, J. Lough au tome V des *Œuvres Complètes* (DPV) de Diderot. F. A. Kafker in collaboration with S.L. Kafker, *The encyclopedists as individuals : a biographical dictionary of the authors of the 'Encyclopédie'*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1988.

confronter systématiquement les résultats d'un balisage avec les relevés fournis par les chercheurs précédemment cités aurait permis et permettrait :

a) d'éviter les fausses attributions d'articles, et de corriger les erreurs d'intitulés des articles ;

b) d'éviter aussi les fausses attributions d'ajouts ou de suppléments. Car c'est un vaste problème que celui des suppléments ou ajouts non signés : trop souvent, les versions électroniques ont attribué à l'auteur de l'article principal la responsabilité de l'ajout. Ainsi, VICE signé de Jaucourt est flanqué d'un supplément non signé, mais dont Jacques Proust et John Lough nous ont appris qu'il était de Diderot. Ces versions attribuent à Jaucourt non seulement l'article mais aussi l'ajout. Or, cet ajout de Diderot, et c'est sa raison d'être d'ailleurs, est un démenti, matérialiste, apporté à l'article de Jaucourt qui le précède ! Il y a donc deux cas bien distincts : ou bien la recherche savante est parvenue à identifier l'auteur d'un supplément et il faut se fier à ces identifications ; ou bien on en ignore l'auteur et l'ajout doit demeurer anonyme. On ne peut, en tout cas, considérer que les ajouts non signés sont du même auteur que l'article principal : la difficulté qu'il y a à identifier ces ajouts est justement un de ces problèmes auxquels la recherche sur l'*Encyclopédie* s'affronte et s'affrontera très longtemps encore.

c) de soustraire à l'anonymat bon nombre d'articles dont les auteurs sont désormais bien connus. Dans les versions électroniques actuelles, des articles de Diderot comme INTOLÉRANCE, JOUISSANCE, LOCKE, etc. sont donnés comme anonymes ; il en va de même pour REPRÉSENTANS de d'Holbach, ÉTYMOLOGIE de Turgot, LUXE⁵ de Saint-Lambert. Et il s'agit là d'articles célèbres, dont le moindre manuel scolaire aujourd'hui fournit l'auteur ; le cas est encore plus gênant pour des articles, ou des auteurs, moins ou peu connus. Certes, il y aurait là matière à un débat éventuel. On pourrait refuser cette intégration du savoir moderne sur l'*Encyclopédie* au nom du respect du texte tel qu'il fut publié entre 1751 et 1765 : Diderot n'a pas signé INTOLÉRANCE ou JOUISSANCE, ni d'Holbach, REPRÉSENTANS, ni Turgot, ÉTYMOLOGIE, ni Saint-Lambert, LUXE ; ces articles étant anonymes dans l'original, ils devraient le rester dans une édition électronique ; indiquer leur auteur serait donc ajouter une information au texte original. Le scrupule est méritoire, mais le raisonnement est friable : tout d'abord, parce que les versions électroniques actuelles, de fait, comportent beaucoup d'informations ajoutées, et que ce sont souvent elles qui biaisent largement la réalité. Ainsi, l'addition des articles d'un même auteur nous fournit un chiffre ; or, ce chiffre est généralement faux, à cause des erreurs d'attribution évoquées plus haut. Il s'agit bien là d'une information

5. Lequel LUXE n'apparaît pas sur la liste des articles de Redon. En fait, on le découvre sur l'écran final de l'article... LUXATION !

ajoutée ; elle n'en demeure pas moins parée du prestige attaché, dans notre monde en tout cas, au chiffre : il est à craindre justement que des recherches effectuées par logiciel n'aboutissent à des résultats qui, bien que faussés, passeront pour incontestables. Prenons un autre exemple d'ajout d'informations : l'édition Redon a cru devoir adopter l'ordre alphabétique moderne et donc ignorer celui de l'*Encyclopédie* qui ne distingue pas, on le sait, I de J, ou U de V. Du coup, le CD-Rom présente des articles qui, bien que figurant dans l'*Encyclopédie* à la suite l'un de l'autre et sur la même page, p. e., JORGIANE et IOS, apparaissent en ordre inversé et séparés entre eux par des centaines d'autres articles. En fait, d'autant plus dangereuses qu'elles sont, pour un utilisateur non-averti, impossibles à détecter, bien des informations ont ainsi été ajoutées ça ou là, en dépit du texte original.

Soulignons surtout que, si l'on souhaite faire de l'*Encyclopédie* électronique une édition utilisable pour la recherche, il faut la doter des acquis de la recherche. Sans intervenir bien sûr dans le texte lui-même, il est tout à fait simple d'indiquer, selon un protocole précis comme celui utilisé par R.N Schwab dans son *Inventory*, que tel ou tel article a été attribué à son auteur, et par qui : c'est ainsi que procèdent toutes les éditions scientifiques, quel qu'en soit le domaine. Je parle, bien sûr, des attributions certaines et non de celles sur lesquelles pèsent aujourd'hui trop d'incertitudes : la recherche future les lèvera peut-être un jour. Il est donc absolument indispensable que ce qui devrait devenir largement le support de recherche du XXI^e siècle intègre ce que le XX^e siècle a produit comme savoir sur l'*Encyclopédie*.

Pour récapituler ces remarques qui sont loin d'être exhaustives, voici donc quelques propositions ; elles ne relèvent que du simple bon sens, mais elles permettraient, me semble-t-il, d'assurer un minimum d'exactitude du texte :

1 — La saisie du texte est faite à partir de la première édition de Paris (par exemple, microfiches de Leyde authentifiées par R.N. Schwab).

2 — Les pages photographiées de l'*Encyclopédie* sont offertes en même temps que les articles saisis : ces photographies sont celles mêmes de l'original saisi.

Il s'agit là d'un élément essentiel car, seul, il permet la vérification de l'exactitude des pages en mode texte.

3 — Les caractères non latins sont procurés, dans toutes les langues présentes dans l'*Encyclopédie*.

4 — Le langage mathématique est procuré.

5 — Les tables ou tableaux présents dans les articles sont procurés.

6 — Le « Système figuré des connaissances » est reproduit à sa place, avec « l'Explication détaillée » qui l'accompagne.

7 — L'ordre alphabétique de l'original est respecté et la localisation des articles dans l'*Encyclopédie* est fournie en même temps que les articles

eux-mêmes : tome, page. Ce sont des renseignements que tout lecteur de l'*Encyclopédie* a en sa possession, puisqu'ils figurent en première page du volume qu'il a en main et ce sont des renseignements essentiels pour l'histoire (il importe de savoir, par exemple, que l'article JÉSUISTE appartient au tome VIII, paru en 1765 soit *après* l'interdiction des Jésuites). La vie politique, économique, sociale, scientifique, littéraire traverse l'*Encyclopédie*, et il a fallu plus de quinze ans pour que soient publiés les volumes de discours : les traces du temps et de la durée sont donc essentielles ; elles ont largement disparu des actuelles versions électroniques : il importe de les rétablir.

8 — L'ensemble du paratexte et le matériel de préface, notamment les *errata* et « Avertissements » sont procurés avec référence du tome et de la date de parution. Quand on sait le rôle tenu par les Avertissements et par les *errata* dans la lutte pour la publication de l'*Encyclopédie*, c'est en fait l'histoire même de cette publication qui est en jeu ici, et qu'il importe de faire apparaître comme elle apparut.

9 — Les « branches » du savoir auxquelles appartiennent les articles sont reproduites exactement et *in extenso*.

10 — La saisie distingue le texte des articles des notes de bas de page. Les appels de notes doivent apparaître à leur place dans le texte, et les notes elles-mêmes apparaître à leur place en fin d'article.

11 — Les acquis de la recherche du ^{xx}e siècle, notamment en matière d'intitulé des articles et d'identifications des auteurs (*Inventory* de R.N. Schwab, « liste » Lough-Proust) sont intégrés.

Pour conclure, soulignons que la complexité du texte encyclopédique est telle que c'est un défi de vouloir en rendre compte par voie électronique, défi par ce que cela suppose d'endurance : il faudra sans doute bien du temps et bien de la persévérance pour parvenir peu à peu à une version exacte de l'*Encyclopédie*. Mais ce défi est à la mesure de ce qu'est l'ouvrage lui-même, qui connut tant de traverses, d'évolutions, de transformations durant les vingt-cinq ans de travail qu'il exigea.

Diverses refontes textuelles indispensables seront probablement effectuées ; les concepteurs des versions actuelles auront d'ailleurs pu, nous l'espérons tous, tirer profit des remarques qui ont été formulées au cours de ces deux journées de travail. Mais, dès maintenant, il serait salutaire, me semble-t-il, d'*introduire deux garde-corps dans les versions aujourd'hui disponibles*.

Il conviendrait d'abord que la page photographiée de l'*Encyclopédie* dans son édition originale soit proposée systématiquement avec chaque article en mode texte. La photographie constitue, répétons-le, la vérification indispensable de la saisie. En outre, en fournissant la trace du livre, elle permet de parcourir la page, et de découvrir d'autres articles en amont ou en aval, de se laisser prendre par leur lecture, ce qui est bien, chacun le sait,

une des caractéristiques essentielles — sinon un des charmes — qu'offre le « genre » dictionnaire, caractéristique que fait disparaître la consultation par écran, où un seul article est visible.

Deuxièmement, il serait nécessaire que les règles adoptées pour le repérage et l'encodage soient exposées d'emblée et en détail dans les pages d'accueil des « produits » numérisés, avec les incertitudes ou les erreurs auxquelles nous savons qu'elles peuvent conduire. La base ARTFL comporte d'ailleurs 7 paragraphes de mise en garde qui gagneraient à être très largement développés. Il s'agirait d'exposer les procédures utilisées, de manière à faire savoir aux utilisateurs les précautions dont ils doivent s'entourer dans la recherche ; de leur permettre de n'être pas seulement des consommateurs de « produits » mais de leur donner, en même temps que les formidables moyens du calcul statistique, les moyens tout aussi essentiels de la compréhension de l'instrument lui-même, de ses limites et de ses ouvertures, dans leur devenir. En fait, il s'agirait de fournir ce qu'en langage diderotien on pourrait appeler la « métaphysique » de l'informatisation, c'est-à-dire sa « raison première et générale », de façon :

à donner la raison des choses quand il y en a ; à assigner les causes, quand on les connaît ; à indiquer les effets, lorsqu'ils sont certains [...] ; à apprécier la valeur des connaissances humaines

et le maître mot, sans doute, ici,

à apprendre aux hommes à douter et à attendre⁶.

Marie LECA-TSIOMIS
CNRS

6. Article *ENCYCLOPÉDIE*, 642 b, c.